

*“(….) J’espère que tous va bien, ici on vous félicite de votre travaille (...)
J’espère que tu reviendras à Tanlarchin un jour (...)
De la part de Kévin”*

Ce petit mot, je l’ai lu au lendemain d’une projection des films “Vidéo Fada”, au cours de notre deuxième tournée dans les villages du Burkina. Il a été écrit par un jeune de 15 ans rencontré dans son village au cours de notre seconde tournée. Ce bout de papier je l’ai gardé et ramené ici comme un trophée. C’est notre fierté, à Inoussa, Boris et moi. S’il tient l’en-tête de cette lettre sans modestie assumée, c’est pour rendre compte de la portée de notre mission, que nos films ont porté!

Entre le CNA, son équipe de réalisation et de projection, et les villageois burkinabé à la fois acteurs et spectateurs des films, l’échange a bel et bien opéré. Une mission cinématographique accomplie et renouvelée dix fois. En l’espace de 3 mois nous avons tourné dix films dans 5 villages respectifs. Dans chacun d’eux, nous avons effectué 2 séjours de 6 jours, au terme desquels nous projetions le film réalisé avec leur concours.

Nous c’était deux jeunes hommes burkinabé, la vingtaine, l’un initié à la réalisation, l’autre pas, et moi, réalisatrice française trentenaire, formatrice sur le tas. Nous avons vécu, mangé, dormi, travaillé ensemble 24/24H pendant 3 mois, dans des conditions de vie et de travail spartiates.

Nous, c’était 3 caractères de genre, type, bord et continent différents! On s’est heurté souvent, on s’est respecté, on a appris à échanger, à se connaître, à se comprendre, et ces films en portent l’invisible trace.

J’ai gardé contact avec eux, j’espère seulement que l’expérience “Vidéo Fada” leur ouvre des portes, et qu’ils puissent continuer d’exercer!

Lors de notre première tournée de réalisation, afin de nous imprégner de la vie des villages nous avons tourné des reportages. Repérages, puis tournage et montage, tout se faisait sur place. Lors de notre deuxième tournée, c’est-à-dire lors de notre second passage dans les villages, j’ai décidé de changer notre caméra d’épaule. Étant plus familier des lieux et surtout des personnes, et donc nous pouvions réaliser sur un laps de temps court, 6 jours, des courts-métrages ou docu-fictions avec la participation des habitants. Leur motivation nous a surpris, sachant qu’ils devaient assurer simultanément les travaux champêtres, et que dégager du temps en cette période laborieuse leur demandait un effort supplémentaire. Certains villages avaient déjà travaillé en amont à monter une pièce de théâtre, il ne nous restait qu’à la filmer, et choisir les meilleurs moments! Tel fut le cas à Tanlarchin et Nabadogo.

Ce que je garde de cette expérience, à la fois humaine et “ethno-cinématographique”, c’est le souvenir des rencontres chaleureuses avec les habitants, leur respect de l’étranger, leur hospitalité, leur motivation, la fierté partagée à avoir travaillé ensemble.

Ce qu’il en reste : des films qu’il faut voir, montrer afin de véhiculer une autre image du pays dépourvue de misérabilisme.

Faits avec les moyens du bord et tournés par des débutants eux-mêmes formés par une formatrice non aguerrie, les films sont loin d’être parfaits. Ils comportent néanmoins de beaux moments, et brossent le portrait de villages et de personnes pris sur le vif. Enfin ils témoignent d’un échange, entre une française et des burkinabé, entre une équipe de tournage et des personnages, et des villages entre eux échangeant leur portrait et leurs histoires entre eux. En cela, ces films ont le mérite d’exister!